

LECTURES.

1. — **Eloge du Professeur Ferdinand Lefebvre, par M. HERTOGHE, Membre titulaire.**

Le 24 juillet 1902 fut un jour de deuil pour la Belgique entière. A cette date, couvert d'ans et d'honneurs, s'éteignait une des intelligences les plus brillantes de son temps, Ferdinand Lefebvre, Membre titulaire et ancien Président de l'Académie de Médecine, Professeur à l'Université de Louvain.

Né à Ohey (Namur), Lefebvre appartenait à une famille où, par tradition, l'exercice de la médecine est encore, aujourd'hui, en honneur. L'art médical attirait invinciblement ce tempérament généreux fait de prudence et de finesse, tourmenté par un intense désir de répandre le bien autour de lui. Docteur en médecine en 1846, Lefebvre se rend à Montpellier pour y quérir le complément d'études indispensable à ceux qui éprouvent le sentiment intime de la supériorité intellectuelle. La médecine vivait alors une période bien oragense de son histoire. En face de Broussais, envahissant et impitoyable, Montpellier combattait un système dont les hardiesses étaient encore aggravées par les disciples du Maître. D'autre part, le vitalisme de Barthez, respectueux du spiritualisme, était en honneur en la vieille Faculté. Cet enseignement, gloire et tradition de l'Ecole, répondait à l'orientation de Lefebvre dont les convictions intimes s'accommodaient avec peine d'hypothèses prématurées. On comprend dès lors l'énorme influence qu'exerça sur cette intelligence pénétrante un enseignement qui constitue une époque dans l'histoire de la médecine, en France. En 1849, Lefebvre s'établit à Namur dans

un quartier populeux. Le choléra sème la terreur dans le pays. A la tête de l'hôpital consacré aux cholériques, il déploie une activité qui lui vaut un renom enviable. A l'unanimité, on le fait Secrétaire de la Commission Médicale, situation fort en vue à un moment où cet organisme jouait un rôle important dans la vie publique.

Ses premières publications sur le choléra datent d'alors. Elles portent cette double empreinte qui le caractérise à un si haut degré, celle du médecin et du philanthrope.

L'Université de Louvain suivait avec orgueil les succès de son élève. Elle s'empressa de lui conférer une chaire professorale. Lefebvre complétait ainsi et de glorieuse manière le groupe fameux des anciens Maîtres de la Faculté de Médecine rétablie avec l'Université: Michaux, ce chirurgien du premier Empire aux audaces légendaires, — Craninx, le clinicien averti, — Hubert, père, de réputation européenne, — le savant et modeste Van Kempen, — l'illustre Van Beneden, — un faisceau de gloires de la médecine belge, des illustrations de notre Académie.

Lefebvre enseigna la médecine opératoire. Sa leçon inaugurale fut un triomphe. Elle fit époque dans les annales universitaires. Sa réelle maîtrise fut, dès ce jour, établie. Elle ne se départit pas durant les quinze années qu'il consacra à cette branche importante des sciences médicales. En même temps, il donna les cours de médecine mentale et assumait le service des asiles d'aliénés de la ville de Louvain.

La médecine mentale soulève de troublants problèmes d'ordre psychique. Elle répondait de façon bien intime à sa double personnalité de médecin et de penseur. « Aucune » des questions qui agitèrent les esprits depuis cinquante » ans dans le domaine si vaste et si délicat de la patho- » logie nerveuse et mentale ne lui demeura étrangère. » Toujours, en quelque lieu qu'elle se produisit, — soit » qu'il présidât une de ces mémorables séances du troi- » sième Congrès d'Anthropologie Criminelle, — soit que, » dans les Conseils de la Nation, il prit une part victo- » rieuse à la discussion de la loi sur l'hypnotisme, — à

» l'Académie, comme dans les sociétés scientifiques, à
 » Bruxelles, à la tribune comme dans la presse, — la pa-
 » role de Lefebvre est écoutée comme celle d'un
 » maître (1) ».

Lefebvre avait été frappé de la progression du nombre des aliénés et particulièrement de la folie paralytique. Son esprit d'observation ne le trompait pas. L'argumentation essentielle qu'il développa n'est plus de mise aujourd'hui. Le rôle de l'infection spécifique est reconnu comme primordial. Encore faut-il admettre à titre secondaire, comme conditions déterminantes, les circonstances étiologiques admises, en ce temps, à titre fondamental, par Lefebvre et d'autres maîtres de la psychiatrie, notamment par son Collègue et fervent ami, le Professeur E. Masoin. Au Congrès des aliénistes d'Anvers, en 1885, il se chargea d'un travail aride relatif à une classification internationale des aliénés. Pour apprécier le mérite de son œuvre, disons que les grandes lignes de la statistique qui sert de base aux renseignements des asiles en Belgique sont empruntées essentiellement aux idées directrices de Lefebvre, il y a quarante ans.

La renommée de Lefebvre, les succès de son professorat, le caractère de ses travaux lui ouvrirent les portes de l'Académie. Correspondant en 1865, il prenait rang parmi les Titulaires, trois ans plus tard. Bien vite, il acquit dans l'assemblée un crédit que lui assuraient son savoir, l'élevation de sa pensée, la gravité de sa personne, servis par une éloquence toute de distinction et de sérénité auxquelles se mêlaient volontiers des teintes de poésie un peu triste, parce que née, sans doute, dans les asiles de la souffrance. L'âme du penseur était indissolublement unie au cœur et à l'intelligence du médecin.

Poursuivant l'amélioration de la société, Lefebvre aimait à signaler les misères morales d'ordre médical dont il savait la profondeur : « La moitié des maladies qui affligent l'humanité ont leur source dans les profondeurs de l'âme, » écrit-il. S'adressant à la jeunesse universitaire dans des

(1) DE RODE. Discours prononcé aux funérailles du Prof. Lefebvre.

conférences remarquables, conservées dans des opuscules fameux, il revêt l'allure d'un censeur de la plus haute tenue. Dans un langage formé aux sources les plus pures, il trouve des accents d'une délicatesse raffinée pour « toucher aux mystères les plus douloureux de notre nature ». Nul mieux que lui n'excelle à présenter aux étudiants qui l'adorent, des vérités parfois dures. Il les revêt d'une si prestigieuse parure qu'ils en oublient l'amertume: « Je » suis confus de le dire devant cette vaillante jeunesse » qui aurait si bien le droit de me démentir, si les plus » glorieux exemples pouvaient démentir les règles générale; mais enfin, il faut le confesser, la jeunesse est naturellement paresseuse; c'est son privilège, j'allais presque dire son droit, si l'on avait jamais le droit d'être vicieux.. A cet âge heureux, on ignore les stimulations de l'ambition et des nécessités de la vie. Et puis, le rien-faire est une si douce chose et qui va si bien à notre jeune nature! Tous les printemps se ressemblent: printemps de l'humanité dans les délices du paradis terrestre; printemps des saisons, avec ses fleurs et ses brises; printemps de la vie, avec ses frémissements mystérieux, ses espérances plus enivrantes que les réalités, ses illusions si courtes, hélas! Alors les rayons du soleil levant se jouent sur nos fronts épanouis; l'air que nous respirons est tiède et caressant; tout chante autour de nous et dans nous, et nous descendons dans la vie comme on descend un fleuve enchanté dans une gondole pavoisée: nous nous laissons aller à la dérive, vagues et rêveurs, aspirant le parfum des fleurs qui s'épanouissent sur le rivage, écoutant le chant des oiseaux qui gazouillent sous la feuillée, et quelquefois le chant de sirènes dont la voix est plus mélodieuse et plus enchanteresse. Et un jour, nous arrivons à l'embouchure de ce fleuve fortuné, et nous sommes tout étonnés de nous trouver en pleine mer, en pleine mer de la vie, impuissants à lutter contre les vents et les vagues, incapables de consulter la boussole et d'interroger les astres (1) ».

(1) *De quelques maladies morales de notre temps.* (Conférence donnée à la Société d'Emulation de Bruxelles.) Liège, Jacques Godenne, 1864.

Écœuré des attaques dirigées contre le Saint-Siège en Belgique et surtout en Angleterre où s'est installée « la déplorable habitude d'insulter la Papauté et ses œuvres à propos de tout et de rien, sans même épargner l'outrage à ses établissements charitables », il se rend à Rome et s'y livre à une enquête approfondie sur la condition économique des indigents, sur l'état des enfants pauvres et des adolescents, sur leur soulagement corporel et leur éducation. Comme médecin, son attention se fixe sur les hospices et les hôpitaux. Il décrit les institutions servant à procurer du travail aux chômeurs, à soulager et à prévenir les infortunes temporaires et bien d'autres œuvres.

Nous ne pouvons donner en détail les conclusions de cet admirable ouvrage. Un mot, cependant: « Quand on jette » un regard sur l'ensemble des institutions charitables de » Rome, ce qui frappe d'abord, c'est leur exubérance... A » Rome, le riche est maître de disposer de son bien en fa- » veur des pauvres, sous la forme qui lui paraît la plus » utile et de nommer pour l'administrer des mandataires » qui ont sa confiance ».

A l'heure présente ce livre pourrait servir de livre de chevet à tous ceux qui se disent des hommes d'œuvres. Lisez ce programme tracé en 1860: « Le régime de bien- » faisance des peuples modernes repose sur deux éléments, » une vertu et une science. Cette vertu s'appelle la cha- » rité. C'est elle qui émeut les entrailles du riche en faveur » du pauvre et qui le pousse à verser son or dans le tré- » sor des indigents; c'est elle qui fait surgir un frère de » la Miséricorde ou une sœur de Charité, à côté de toute » souffrance et de tout abandon. Cet or et ces dévouements » accumulés constituent, pour ainsi dire, le fonds social » de la misère et c'est ici qu'intervient le second élément » dont j'ai parlé, la science. L'administration du bien des » pauvres soulève des problèmes complexes et difficiles: » il faut préparer des ressources pour les malheureux, » sans soustraire trop de capitaux à la féconde activité » de l'agriculture, de l'industrie et du commerce; recueil- » lir l'enfant abandonné, sans favoriser le libertinage; ré-

» pandre l'instruction sans pousser aveuglément le fils
 » du pauvre vers ces carrefours sans issue qu'on appelle
 » les professions libérales; habituer l'ouvrier à compter
 » sur son travail et son économie, sans l'abandonner
 » quand le travail chôme, quand la maladie arrive, quand
 » la vieillesse sonne l'heure du repos; panser les plaies
 » que le vice a produites, sans encourager le vice; apaiser
 » la faim du mendiant tout en travaillant à extirper la
 » mendicité; soigner les intérêts matériels du pauvre,
 » sans oublier les intérêts immortels de son âme ».

Lefebvre passe de longues heures dans les salles d'hôpital où le retiennent des comparaisons médicales, sociales et religieuses. Son cœur fervent et pieux s'attendrit au contact de ceux qui, loin de leur famille et de leur foyer, souffrent et meurent. C'est du fond de son âme que jaillissent ces lignes: « l'hôpital est la dernière étape du pauvre: il peut le traverser neuf ou dix fois pendant sa vie » pour en sortir convalescent, mais un dernier jour arrive » où il y entre pour n'en plus sortir. En définitive, l'hôpital est donc un refuge où l'on souffre et où l'on meurt. » Or, lorsque l'homme souffre, lorsqu'il souffre surtout » ces dernières souffrances auxquelles on a donné le nom » lugubre d'agonie, fût-il indifférent ou même impie, il se » retourne vers Dieu, il a besoin de consolation et de pardon. Mais si, au lieu d'être indifférent, le mourant est » profondément religieux, ce besoin de Dieu devient irrésistible et comme insatiable. L'homme du peuple, à » Rome, est ainsi fait: il veut mourir dans les bras du » prêtre; il faut qu'il entende jusqu'à son dernier soupir » murmurer à son oreille les noms bénis en qui il a mis » ses dernières espérances ».

Voyez cet émouvant tableau pris sur le vif: « le médecin a-t-il déclaré qu'un malade est en danger? Son agonie ne sera pas solitaire; le prêtre ne l'abandonnera plus » jusqu'à son dernier soupir. Penché sur son chevet, il » console ses dernières douleurs et le fortifie contre ses » dernières angoisses; il lui prodigue les noms de frère, » de fils, de père, dans ces affectueux diminutifs que l'ita-

» lien aime tant. A entendre cette voix attendrie murmu-
 » rant des noms si doux, le mourant peut se croire encore
 » entouré de sa mère, de sa femme et de ses enfants. Il s'en-
 » dort bercé dans les espérances immortelles que lui sug-
 » gère une langue harmonieuse, faite exprès pour parler
 » d'espérance, de bonheur et d'amour (1) ».

Les *Lettres posthumes d'un médecin* (2) constituent une œuvre de la plus belle tenue littéraire et qu'envieraient des écrivains de renom. Lefebvre avait la phrase naturellement élégante et douce. La pensée progressait avec aisance et se développait avec harmonie au souffle tranquille d'une inspiration imagée, facile et variée, riche des souvenirs classiques qui avaient formé son esprit. Le succès prodigieux de cette œuvre, hardie entre toutes, en atteste les hautes qualités. « Dans les profondeurs de l'économie hu-
 » maine », dit-il, « il est un fluide mystérieux et saint
 » comme la vie qu'il renferme: l'écriture, dans son chaste
 » et énergique langage, l'appelle *l'âme du sang*. Eh bien,
 » c'est ce ferment sacré qui fait l'homme ce qu'il est. C'est
 » lui qui communique au corps cette vigueur secrète que
 » l'homme chaste sent frémir dans tous ses membres; c'est
 » lui, j'ose le dire, qui, par l'intermédiaire du corps, donne
 » à l'âme cette énergie fière et virile que l'homme dissolu
 » ne connaît pas. Tous ont reçu ce don de vie, mais tous
 » ne s'en montrent pas dignes ». Il faudrait, pour donner une idée de ce livre admirable, le reproduire en entier. L'auteur y a jeté à profusion tous les trésors de son imagination et de son cœur. Le Professeur Masoin, le grand panégyriste de l'Académie, regrettait que le talent littéraire de Lefebvre ne lui ait pas assuré une place à l'Académie des Belles-Lettres.

Mais une distribution nouvelle s'opère dans les fonctions universitaires. En 1864, abandonnant les cours dont

(1) *Des Etablissements Charitables de Rome*. Paris, Librairie P. Lethillieux; Paris et Tournai, Librairie H. Casterman.

(2) *Stéphane. Lettres posthumes d'un médecin*, recueillies par le Dr Lefebvre, professeur à la Faculté de Médecine de Louvain. Liège, Jacques Godenne, Imprimeur-éditeur.

il est chargé, Lefebvre assume l'enseignement de la thérapeutique et de la pathologie générale. Ancien élève de cet illustre Maître, nous savons l'ordonnance rigoureuse qu'il apportait à ses exposés. Son esprit d'observation s'aguisait au lit du malade. Drapé dans cette majesté qui ne le quittait jamais, il énonçait avec calme ses jugements et établissait la discipline du traitement. Tous, nous savons combien son esprit réfléchi, sa gravité sereine en imposaient au malade et à son entourage. Ces qualités lui valurent un crédit extraordinaire. Devant lui s'ouvraient toutes les portes, celles voisines du Trône et celles du Vatican.

Lefebvre fut un grand médecin suivant la conception élevée qu'il se faisait de la profession.

De cette époque datent ses mémorables observations relatives à ce cas absolument merveilleux, presque unique en ce siècle, le cas de Louise Lateau, la stigmatisée de Bois-d'Haine. Durant plusieurs années, Lefebvre eut l'avantage d'étudier dans des conditions particulièrement favorables un ensemble de manifestations extraordinaires qui, chaque semaine, se renouvelaient sur une jeune personne, sous forme de tableaux d'une impressionnante succession et bien faits pour intéresser les savants et passionner les foules. Les publications de Lefebvre portèrent son nom aux extrémités du monde. Notre Académie fut saisie de la question et, dès lors, s'engagea ici (1875), une discussion mémorable à laquelle se reporteront toujours ceux qui s'intéressent aux faits de ce genre. Ces pages sont, j'estime, parmi les plus intéressantes de notre collection. A un demi-siècle de distance, elles n'ont rien perdu de leur intérêt et, j'ajouterai, de leur actualité.

Sans doute, les exigences en matière d'analyse et de contrôle seraient plus rigoureuses aujourd'hui, bien que certaines vérifications supplémentaires d'ordre important aient été dès alors réclamées par Lefebvre lui-même et, nous le savons, refusées. Mais, à prendre les choses telles qu'elles furent, il ne me paraît pas que, pour les faits essentiels, il y aurait à tenir aujourd'hui un lan-

gage très différent d'il y a cinquante ans. Ceci affirme la haute valeur scientifique et documentaire de cette mémorable discussion.

Quelle que soit l'opinion que l'on partage, qu'on s'attache à l'argumentation troublante des uns ou aux oppositions fortes, parfois après des autres, on ne peut s'empêcher d'admirer la personnalité de Lefebvre soutenant à notre tribune et ailleurs une lutte ardue, discutant chaque détail et l'ensemble avec un calme et une assurance inébranlables, fort de tout ce qu'il avait lu dans les livres et de ce qu'il avait vu sur place, fort aussi de ce que sa conscience lui imposait comme l'expression de la vérité. Ses plus ardents adversaires furent ses plus chauds admirateurs. Jusqu'aux derniers jours de sa vie, Lefebvre maintint immuable la thèse qu'il avait défendue : « la science » médicale ne me donne pas l'explication de ces phénomènes ». Et il ajoutait : « je ne regrette rien de ce que j'ai dit et écrit sur cette question... je ne rétracte aucune de mes opinions ». Tel est, sur ce célèbre sujet, le testament scientifique de Lefebvre. Tandis que ses forces trahissaient son désir de tenir une dernière fois la plume pour fixer sa pensée, il la dicta à ses fils et c'est de leur religieuse fidélité à transmettre la pensée de leur illustre père que je tiens cet ultime jugement du Maître.

Lefebvre, témoin des invasions du choléra de 1849, 1854, 1865, avait gardé toute sa vie le souvenir de ces catastrophes qui décimaient les populations, arrêtaient la vie publique, semant l'épouvante et la mort. Dans notre quiétude actuelle nous avons oublié que l'épidémie de 1865 compta soixante mille cas et trente-deux mille décès dont deux mille trois cents pour la seule ville d'Anvers. Lefebvre publia déjà en 1848 d'excellents opuscules de vulgarisation où l'on pourrait encore aujourd'hui trouver de sages conseils. Ici même, en 1873, dans un rapport remarquable, il établissait les moyens prophylactiques qui sont, à peu de chose près, ceux qui sont encore indiqués aujourd'hui. Il s'acquit une telle autorité dans cette question qu'il fut délégué par le Gouvernement à la fameuse Conférence

Sanitaire Internationale de Vienne qui eut lieu en 1874. Le travail de cette Conférence peut être considéré comme le statut fondamental de la lutte contre le fléau. Le rapport de Lefebvre témoigna de la part considérable prise par lui aux travaux de cette assemblée et à l'ordonnance des mesures adoptées.

L'épidémie désastreuse de 1865-1866 décida le Gouvernement à organiser une vaste enquête médicale, s'étendant à toutes les communes du royaume. Lefebvre, que n'effrayait aucune besogne, dépouilla cet immense dossier. Ce fastidieux travail prit dix ans. Il fixa, dès lors, plusieurs conclusions de caractère scientifique et d'ordre public extrêmement importantes. Pour l'époque, certaines d'entre elles constituent presque des faits nouveaux d'ordre étiologique, notamment le rôle primordial du facteur hydrique comme agent de transmission du choléra.

Lefebvre avait sa place toute marquée au Conseil Supérieur d'Hygiène. Son action y fut considérable. Durant les années 1879 à 1882, plusieurs épidémies de peste ou de choléra menacèrent gravement l'Europe. En toutes ces circonstances, Lefebvre s'inspirait volontiers du précepte qu'il avait formulé lui-même: « Chaque fois que l'on mé-
 » dite avec attention une question de médecine pratique,
 » on arrive à cette conclusion que l'hygiène est la science
 » maîtresse des sciences médicales » (1).

Il serait difficile de reprendre par le détail une œuvre aussi étendue que celle de Lefebvre. Très nombreux sont les sujets qu'il a traités, questions de haute politique, questions sociales, démêlés linguistiques (2). Qu'il s'attache à retracer la physionomie de quelques Maîtres de l'antique Université de Louvain (3) et leurs œuvres s'illumineront de ses propres lumières. Que, poursuivant les idées qui lui furent chères, il étudie des problèmes qui touchent aux racines mêmes de la vie, il rassemblera plusieurs centaines

(1) *Bulletin de l'Académie royale de Méd. de Belg.*, 1879.

(2) Voir: *Bibliographie académique de l'Université de Louvain* (avec plusieurs suppléments).

(3) *Annuaire de l'Université de Louvain* (1856-1858).

de mariages consanguins pour en suivre les conséquences dans la descendance. Il les analyse d'un esprit vraiment scientifique et démontre, comme résultat de pareilles unions, la fréquence des déficiences intellectuelles et de la surdi-mutité (1). Il traduit ainsi en faits et en chiffres ce qu'un écrivain a pu énergiquement appeler *l'horreur du sang pour lui-même*.

« Une nation ne périt jamais par ses vertus; elle n'est » tuée que par ses vices », proclamait-il ici même, avec cette autorité et ce prestige que chacun honorait en lui. Fort de cette conviction, Lefebvre joignit sa voix aux clameurs générales qui dénonçaient l'alcoolisme, la syphilis, la débauche parmi les plaies les plus meurtrières de l'époque.

Soucieux du bien-être et du relèvement moral de l'ouvrier, il réclame le repos hebdomadaire comme un droit pour le travailleur. Il sollicite la protection de la loi en faveur des femmes et des enfants dans les mines et les industries. Dès avant les surenchères démagogiques, Lefebvre s'éleva contre les excès des heures de travail dans les industries pénibles ou dangereuses. Combien d'initiatives généreuses de son âme compatissante faut-il signaler? Que ce soit dans des réunions d'hommes d'œuvres, que ce soit à notre tribune ou au Sénat de Belgique, Lefebvre ne cesse jamais d'apparaître sous la physionomie d'un grand médecin animé d'une immense compassion.

Une activité aussi féconde et variée assura à Lefebvre une situation de tout premier ordre. A la Faculté de Louvain, à l'Académie de Médecine, au Conseil Supérieur d'Hygiène, dans les Congrès, les sociétés scientifiques, partout Lefebvre s'y trouvait en Maître et sa maîtrise était douce et bienveillante. Ce fut le secret de l'autorité morale qu'il exerça pendant cinquante ans.

Idole de la jeunesse universitaire, il partageait avec un autre de ses collègues, notre regretté Maître le Professeur Ernest Masoin, l'art de soulever les enthousiasmes et de s'attacher les cœurs. Que ne puis-je parler de ses allocu-

(1) *Revue des questions scientifiques*, 1877.

tions aux futurs médecins, de ses discours dans les manifestations universitaires ! Que ne puis-je reproduire ici les textes admirables établis par lui, presque comme des maximes pour fixer la loi morale du médecin : Le médecin, c'est l'homme des douleurs... Faites-vous une provision de science... Formez-vous à l'éloquence... Faites-vous un cœur dévoué et patient... Que votre cœur soit intrépide... Produisez la vérité... Détestez l'erreur... Aimez les hommes. Ces préceptes, Lefebvre les développait volontiers en discours riches de hautes pensées et d'éloquence (1). Mais ce portrait de médecin n'était-il pas celui de sa personne elle-même ?

Ceux qui ont connu Lefebvre l'auront déjà reconnu dans ces conseils. Ils y auront entendu l'écho lointain de sa parole qui joignait si heureusement la douceur de la forme à l'énergie de la pensée.

Lefebvre aima la science pour en dispenser les bienfaits. Il fut médecin suivant la conception très élevée qu'il avait de sa profession. Il fut un Maître, un vrai, un grand. Il fut un de ces hommes qui laissent une trace après eux. L'ami, — le médecin, — le maître, tel fut Lefebvre. Ces trois mots gravés dans la pierre qui supporte son image diront aux générations futures quelle fut cette grande et noble existence.

A notre tour ici, au nom de l'Académie de Médecine qu'il honora pendant quarante ans, nous apportons l'ultime hommage et un respectueux souvenir à Ferdinand Lefebvre : « *Amico, — Medico, — Magistro* ». (*Applaudissements*).

(1) Discours à la remise de son portrait (1859) et *Ultima Verba*, 1897